# LE QUOTIDIEN DE L'ART

24.01.24

MERCREDI


CAMBODGE

## Photo Phnom Penh, grande focale sur l'Asie

ROYAUME-UNI

## Marie-Anne McQuay, commissaire de la Biennale de Liverpool 2025

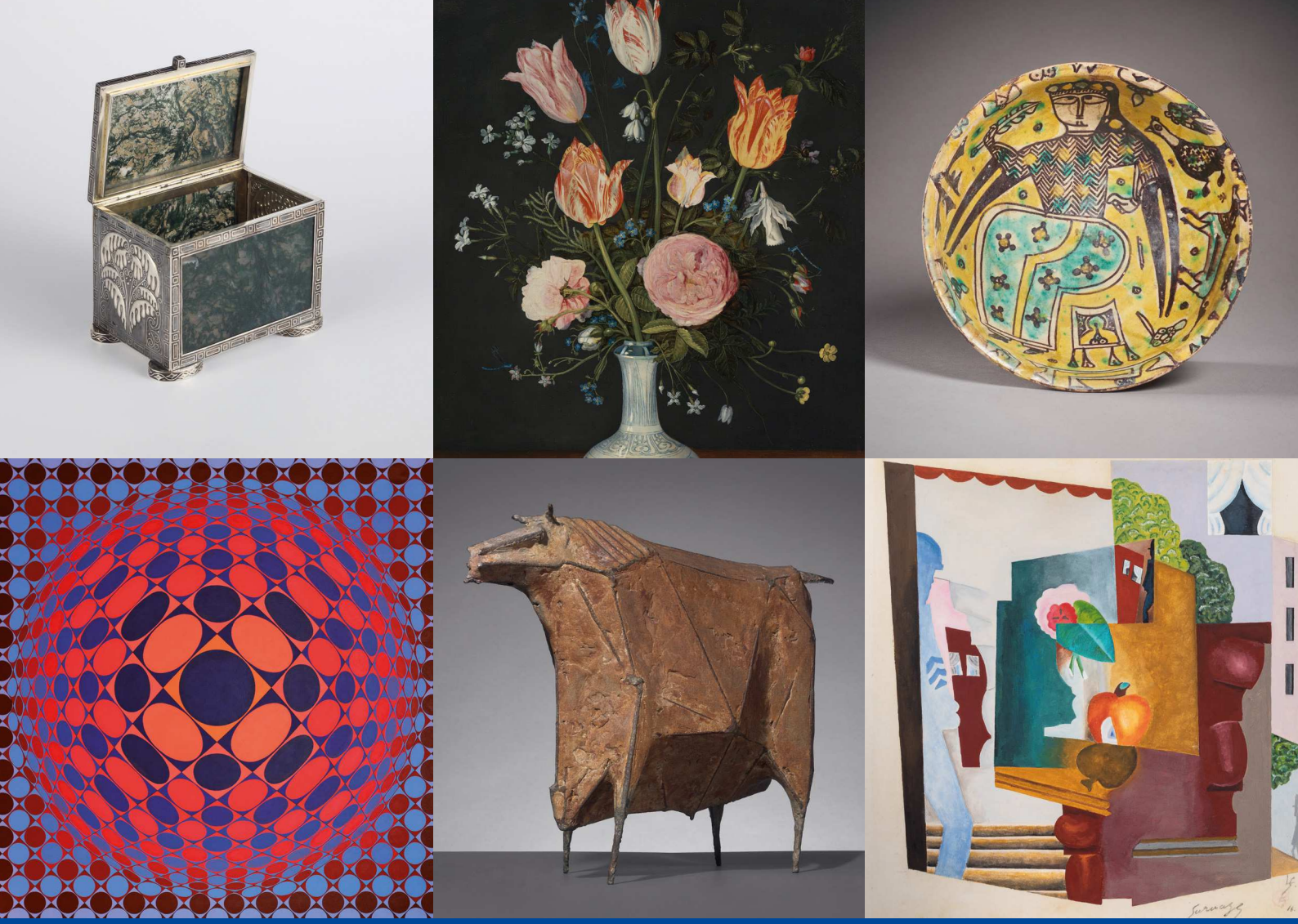
ARCHÉOLOGIE

## Découverte d'une oasis fortifiée en Arabie saoudite

DISPARITION

## Hussein Madi le « Picasso du Moyen-Orient »

N° 2752 3 €




BRUSSELS EXPO | 28 JAN — 4 FEB 2024

# BRAFA ART FAIR

GUEST OF HONOUR: PAUL DELVAUX FOUNDATION

www.brafa.art

DELEN
PRIVATE BANK

# - 42%

## La réduction de l'empreinte carbone du Palais de Tokyo à l'horizon 2030

Le Palais de Tokyo vient de rendre public son bilan carbone réalisé en 2022 sur l'année 2021. Il en ressort que le centre d'art s'engage à l'horizon 2030 à réduire de 42% ses émissions de gaz à effet de serre mesurées pour l'année 2021, à hauteur de 7 200 tonnes équivalent carbone, soit un ratio de 0,16 kg de CO2 par visiteur. Première institution culturelle française à entamer cette démarche en prenant en compte l'ensemble de l'activité du centre d'art (la muséographie représente 68% des émissions, les événements 16%, les concessions 16%), elle a aussi analysé les impacts liés aux visiteurs (leurs déplacements représentent 55% des émissions liées à l'activité du centre d'art) ou aux achats (28%). *« Cela semble évident aujourd'hui mais lorsque nous avons pris cette décision en 2020, très rares étaient les institutions culturelles françaises à entamer cette démarche. Aujourd'hui, on assiste à une évolution sectorielle sur ces questions et plusieurs institutions sont en train de finaliser leur bilan carbone »,* explique Mathieu Boncour, directeur de la communication et de la direction de la RSE au Palais de Tokyo, *« première institution culturelle à se doter d'une direction RSE »,* précise-t-il. Grâce à celle-ci (dotée d'un budget de 15 000 euros par an), il a créé un comité RSE (constitué des directeurs de départements du musée et de représentants des salariés) afin de piloter la transition environnementale et de réaliser le bilan carbone avec l'accompagnement de l'ADEME et le soutien de l'agence UTOPIES dans le cadre du programme de mécénat « Palais Durable » réunissant 11 mécènes ayant apporté l'équivalent d'un peu plus d'un million d'euros en numéraire et en compétence. Alors que des évolutions sont déjà identifiées depuis 2021 (- 7% de consommation énergétique, - 50% de déchets en 2022 – et de nouveau en 2023...), la fermeture du Palais prochainement pour travaux devrait encore améliorer ce bilan... Dans l'attente, une « permaculture institutionnelle » est en réflexion afin de repenser le temps long de la programmation ou les espaces.

**JULIE CHAIZEMARTIN**

**palaisdetokyo.com**

**Retrouvez toutes nos offres d'abonnement sur lequotidiendelart.com/abonnement**

**Le Quotidien de l'Art est édité par Beaux Arts & cie, sas au capital social de 2 153 303,96 euros**
9 boulevard de la Madeleine – 75001 Paris
rcs Nanterre n°435 355 896 - CPPAP 0325 W 91298 issn 2275-4407 www.lequotidiendelart.com – un site internet hébergé par Platform.sh. 131, boulevard de Sébastopol, 75002 Paris, France – tél. : 01 40 09 30 00.

**Président** Frédéric Jousset
**Directrice générale** Solenne Blanc
**Directeur de la rédaction** Fabrice Bousteau
**Directeur général délégué et directeur de la publication** Jean-Baptiste Costa de Beauregard
**Éditrice adjointe** Constance Bonhomme

**Rédacteur en chef** Rafael Pic (rpic@lequotidiendelart.com)
**Rédactrice en cheffe adjointe, en charge de *L'Hebdo*** Magali Lesauvage (mlesauvage@lequotidiendelart.com)
**Cheffes de rubrique** Alison Moss (amoss@lequotidiendelart.com) et Marine Vazzoler (mvazzoler@lequotidiendelart.com)
**Rédactrice** Jade Pillaudin

**Contributeurs de ce numéro** Julie Chaizemartin, Alix Delmotte, Stéphanie Pioda, Muriel Rozelier
**Directeur artistique** Bernard Borel
**Maquette** Anne-Claire Méry
**Secrétaire de rédaction** Diane Lestage
**Iconographe** Lucile Thépault

**Régie publicitaire** advertising@lequotidiendelart.com
tél. : +33 (0)1 87 89 91 43 Dominique Thomas (directrice), Peggy Ribault (Pôle Art), Hedwige Thaler (Pôle hors captif), Juliette Jabet (Marché de l'art), Thibaut Perrault (Institutionnel)
**Studio technique** studio@beauxarts.com
**Abonnements** abonnement@lequotidiendelart.com
tél. : 01 82 83 33 10

**En couverture** Hussein Madi, «Untitled», 2011, métal, 60 x 38 x 25 cm. Pièce unique. © Courtesy Galerie Mark Hachem.

© ADAGP, Paris 2024, pour les œuvres des adhérents.

Vue de l'exposition « Huma Bhabha. Une mouche est apparue, et disparut » jusqu'au 28 janvier au Mo.Co à Montpellier.

© Photo Marc Domage/Huma Bhabha/Courtesy de l'artiste, Xavier Hufkens, David Kordansky Gallery et David Zwirner.

# Altérité démultipliée

Sculptures en liège et en polystyrène, bronzes, dessins sur papier et photographies, photogravures et céramiques : la diversité des médiums expérimentés par Huma Bhabha (née en 1962) constitue un pan de son esthétique unique. La première exposition monographique dans une institution française que lui consacre le Mo.Co retrace ses 20 ans de pratique et d'exploration de la matière avec une cinquantaine d'œuvres. Protéiformes, les créations de la sculptrice ont été réalisées dans la recherche de l'altérité, ouvrant un immense champ d'interprétation. Face à la variation de figures constituées d'une apparence qui semble parfois altérée ou inachevée, et dont l'échelle souvent monumentale renforce l'intensité, certains voient des statuaires antiques, d'autres des entités monstrueuses ou extraterrestres. Ces lectures font écho à l'universalité culturelle des références qu'Huma Bhabha évoque au sujet de son inspiration. L'artiste pakistano-américaine cumule parmi ses sources d'influence l'archéologie égyptienne et grecque, l'iconographie bouddhiste, la sculpture africaine, l'art moderne avec Giacometti, Picasso et Rauschenberg mais aussi la science-fiction, les films d'horreur et les romans populaires. L'exposition est en accès libre jusqu'à sa fin, en hommage à son commissaire Vincent Honoré, disparu soudainement en novembre dernier.

**ALIX DELMOTTE**

**« Huma Bhabha. Une mouche est apparue, et disparut » jusqu'au 28 janvier au Mo.Co à Montpellier.**
**moco.art**

## TÉLEX 24.01

**Deux publications suisses, *Bilan* et *Le Courrier*, révèlent que le départ soudain de Thomas Hug, en août dernier, de la direction d'artgenève (qui ouvre ce jeudi à Palexpo), est dû à un licenciement. Une plainte au pénal a été déposée à l'encontre de l'ancien directeur par la Fondation pour les arts visuels, l'organisatrice de la foire, pour vol et gestion déloyale. Thomas Hug aurait utilisé près d'un million de francs, destinés à la biennale Sculpture Garden, pour acquérir des œuvres à son profit. L'intéressé a démenti tout enrichissement par le biais de son avocat, qui a précisé que les œuvres en question étaient entre les mains de la fondation.**

**Le musée Picasso Paris retrouve sa collection permanente avec un nouvel accrochage à partir du 12 mars après son déplacement pour la célébration du 50e anniversaire de la disparition de l'artiste et l'accueil de l'exposition consacrée à Sophie Calle. La nouvelle présentation, développée sur 22 salles, rassemblera près de 400 œuvres : peintures, sculptures, assemblages, céramiques, dessins et estampes.**

**La directrice du Louvres-Lens, Annabelle Ténèze, a annoncé que la Galerie du temps allait connaître un renouvellement quasi-complet de ses 200 œuvres et de sa scénographie à partir de sa fermeture le 25 septembre jusqu'à sa réouverture en fin d'année. La nouvelle sélection comportera en œuvre centrale la série *Les Quatre Saisons* de Giuseppe Arcimboldo (XVIe siècle) et, entre autres, un triptyque datant de la fin du XIVe siècle sur la vie de la Vierge, une œuvre iranienne du XVIe siècle et un portrait par Goya.**

**La galerie Pace a annoncé la représentation de l'estate de l'artiste américain Paul Thek (1933-1988). Elle exposera ses carnets, dont la plupart n'ont jamais été vus par le public, à son antenne new-yorkaise en 2025 dans le cadre d'un projet de publication.**

© Photo Zak Grant.

ROYAUME-UNI

# Marie-Anne McQuay, commissaire de la Biennale de Liverpool 2025

Pour sa 13e édition, la Biennale de Liverpool joue local, en choisissant une curatrice impliquée dans la scène culturelle de la ville : Marie-Anne McQuay, basée à Liverpool depuis près de dix ans, succède à la Sud-Africaine Khanyisile Mbongwa, qui pour l'édition 2023 avait convoqué 35 artistes internationaux autour de la thématique « uMoya : The Sacred Return of Lost Things ». Actuellement directrice des projets pour Arts&Heritage, agence spécialisée dans la mise en relation d'artistes et entreprises ou institutions du secteur culturel, elle a débuté sa carrière à Liverpool, au sein de la Foundation for Art and Creative Technology (FACT) centre d'arts et de nouveaux médias inauguré en 2003. Formée à la curation au Goldsmiths College de l'Université de Londres, elle a été la première curatrice engagée par le centre d'art contemporain Spike Island, situé dans un ancien quartier industriel réhabilité. Durant cette période, elle s'investit pour la création de programmes destinés à favoriser les échanges entre artistes, curateurs et écrivains, le Spike Associates, tout en organisant des expositions des travaux d'Elizabeth Price, Sonia Boyce, Laure Prouvost, Cezary Bodzianowski et Sean Edwards. Elle collabore avec ce dernier pour le pavillon du pays de Galles à la Biennale de Venise 2019, qui bénéficie d'un emplacement à la Giudecca dans le cadre de la programmation collatérale. De 2014 à 2022, elle fait son retour à Liverpool pour devenir responsable des programmes au Bluecoat, qui compte parmi les principaux centres d'art contemporain de la ville. Elle y a notamment organisé des expositions consacrées à Larissa Sansour, Suki Chan et Jade Montserrat. Depuis 2022, elle est membre du Arts Council Collection Acquisitions Committee. Si le thème d'édition 2025 n'a pas encore été annoncée, on en connaît les dates : du 7 juin au 14 septembre.

**JADE PILLAUDIN**

**biennial.com**

Antonio Obá, *Jardim*, 2022, Biennale de Liverpool 2023.
© Photo Mark McNulty.

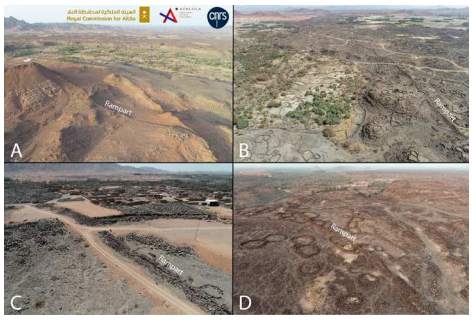
ARCHÉOLOGIE

# Découverte d'une oasis fortifiée en Arabie saoudite

La découverte des remparts de l'oasis de Khaybar, située à mi-chemin entre Médine et AlUla et datant de l'âge du Bronze, constitue une étape importante pour dessiner les contours de l'Arabie préhistorique et préislamique, l'archéologie étant une discipline très jeune dans ce royaume où le dogmatisme wahhabite frappait du sceau de l'ignorance les civilisations préislamiques (l'ère de la *jâhiliyya*). Depuis quelques années, les choses ont évolué, se sont structurées et même accélérées, avec entre autres, la mission franco-saoudienne créée en 2019 et devenue le projet Khaybar Longue Durée, réunissant le CNRS, la Commission Royale pour AlUla (RCU) et l'Agence AFALULA. Le co-directeur du projet, Guillaume Charloux, justifie de l'importance de cette découverte. *« Pendant longtemps, les chercheurs ont considéré que l'Arabie du Nord, avant l'émergence des royaumes caravaniers, était un vaste désert difficilement accessible, seulement peuplé de nomades. La mise au jour d'un rempart monumental dans l'oasis de Khaybar daté de l'âge du Bronze, autour de 2 000 av. J.-C., modifie considérablement cette vision, avec la mise en lumière d'un vaste ensemble d'oasis fortifiées et connectées dans cette région. La grande et célèbre oasis de Khaybar dans le Hijaz saoudien n'avait jamais fait l'objet d'exploration détaillée avant notre projet de recherche franco-saoudien, et l'état très arasé du rempart l'avait caché des rares visiteurs du site. »* Ces remparts ont été identifiés par images satellites et des fouilles de terrain ont été menées en 6 campagnes, entre octobre 2020 et mars 2023. Avec ses 14,5 km (il n'en reste que 5,9 km) protégeant un territoire rural de 1100 ha, l'oasis est la deuxième plus vaste connue dans la région après celle de Tayma et ses 19 km de long. Les scientifiques considèrent que la muraille protégeait les populations contre des raids de populations du désert, mais aussi contre l'érosion naturelle, l'ensablement, les innondations et la salinisation des sols agricoles, tout en signifiant la volonté de cette société de délimiter un territoire tout en renforçant la cohésion du groupe, comme le détaillent les auteurs dans l'article publié le 10 janvier dans le *Journal of Archaeological Science: Reports* (JASREP). L'ampleur du site induit une organisation sociale forte pour mener à bien un tel grand œuvre. *« À titre indicatif, la construction du rempart extérieur, estimé à 5 m de haut, aurait nécessité un volume d'environ 164 000 m³ de pierres et/ou de briques, représentant environ 170 000 journées de travail »*, peut-on lire dans l'article.

**STÉPHANIE PIODA**

sciencedirect.com




Vue des remparts et d'un bastion découverts lors des fouilles sur le site de l'oasis de Khaybar.

© Photo G. Charloux/LDAP Khaybar.

DISPARITION

# Hussein Madi, le « Picasso du Moyen-Orient »

Hussein Madi,
*Untitled*,
2015, acrylique, 70 x 60 cm.
© Courtesy Galerie Mark Hachem.

Le peintre et sculpteur libanais Hussein Madi est décédé à la mi-janvier à Beyrouth à l'âge de 86 ans. Celui qu'on présentait souvent comme le « Picasso du Moyen-Orient » s'en est allé doucement, a assuré la galerie Mark Hachem qui le représentait depuis 10 ans. *« Le départ du maestro Hussein Madi laisse un vide profond,* lit-on dans un post Instagram. *C'est le cœur lourd que nous partageons la nouvelle du décès de cette âme extraordinaire, un génie dont l'esprit vibrant résonnera à jamais. »* Hussein Madi faisait partie des figures incontournables de la scène artistique locale, au même titre qu'Etel Adnan ou Chafic Abboud. Originaire du sud du Liban, il avait d'abord étudié au sein de l'Académie libanaise des beaux-arts (ALBA) avant de s'envoler pour Rome en Italie, où il avait peaufiné son apprentissage. Il y avait notamment appris l'art de *« construire des formes en les déconstruisant »*, décrit Michel Fani dans son *Dictionnaire des peintres libanais*. Proche du fauvisme, Hussein Madi, qui reconnaissait l'influence de peintres comme Henri Matisse ou Pablo Picasso, cherchait à fluidifier les lignes, à tracer des formes ou des volumes sans paraître s'attacher aux détails. Ses sujets de prédilection se retrouvaient dans la nature qui l'avait vu grandir au cœur d'une région rurale pauvre : des fruits, des fleurs, des animaux – ses sculptures de taureaux et de coqs sont célèbres - ou des femmes alanguies aux formes généreuses, clin d'œil aux odalisques prisées des peintres européens du XIXe siècle. De retour à Beyrouth, Hussein Madi, qui avait enseigné à l'Université libanaise, s'était penché sur la calligraphie. *« Il sond[ait] les rapports profonds avec les arts anciens orientaux à travers la réintégration du caractère alphabétique arabe dans sa mouvance symbolique et sa sonorité musicale puisée dans les formes naturelles et vivantes »*, assurait le peintre et critique Hussein Sultan dans un article du magazine libanais *Le Commerce du Levant*. Dans le monde entier, plus de cent cinquante expositions personnelles et collectives lui auront été consacrées. À Beyrouth, une grande rétrospective lui avait rendu hommage en 2014.

**MURIEL ROZELIER**

# Photo Phnom Penh, grande focale sur l'Asie

Ci-dessous : Kim Hak, *My Beloved 39*.
© Kim Hak.

Photo Phnom Penh.
© Photo Rafael Pic.

## Le festival photographique tient sa 14e édition : depuis sa base de l'Institut français du Cambodge, il irrigue maintenant toute la ville, suscite des vocations et alimente un écosystème en développement.

**PAR RAFAEL PIC – CORRESPONDANCE DE PHNOM PENH**

Dans un monde où prolifèrent les initiatives culturelles (entre biennales et foires d'art, c'est plus d'un rendez-vous par jour), un festival qui fête son 15e anniversaire, c'est une belle marque de longévité. Surtout lorsqu'il s'agit d'un projet pionnier dans un environnement qui n'y était a priori pas préparé. En lançant Photo Phnom Penh en 2008, pour Christian Caujolle (précédemment créateur de l'agence Vu et directeur de la photo à *Libération*) et Alain Arnaudet (alors directeur de l'Institut français du Cambodge), il s'agissait d'un sacré pari. Personne n'aurait été capable de citer un photographe lié au Cambodge, à part le génial Gilles Caron, toujours en première ligne, qui y perdit la vie en avril 1970… Le pays n'avait ni la tradition ni les infrastructures ni le public dont des organisateurs précautionneux auraient souhaité disposer. Mais il faut parfois faire fi des précautions : 15 ans plus tard, en 2023, le festival est toujours là. Il est porté par une équipe qui mêle les initiateurs (Christian Caujolle mais aussi

La série « Origines » d'Olivia Gay montrée à l'Institut français. © Photo Olivia Gay.

*« Outre nos 10 000 apprenants, nous avons reçu 12 000 spectateurs au cinéma et aux débats, 38 000 dans les expositions dans et hors les murs. Près de 140 événements sont organisés chaque année à l'Institut français du Cambodge. »*

**VALENTIN RODRIGUEZ, DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU CAMBODGE**

© Photo Olivia Gay.

Aurélia Frey, « Le Sortilège des marins, 16 ». © Aurélia Frey.

le quadragénaire Philong Sovan, qui a gravi tous les échelons, d'autodidacte jusqu'à photographe confirmé, aujourd'hui vice-président de l'ONG qui gère le festival, et véritable cheville ouvrière de son organisation) et de nouveaux animateurs. Parmi eux, en première ligne, Valentin Rodriguez, directeur de l'Institut français du Cambodge depuis 2020, en provenance des Abattoirs de Toulouse.

**Institut français du Cambodge : un rôle crucial**

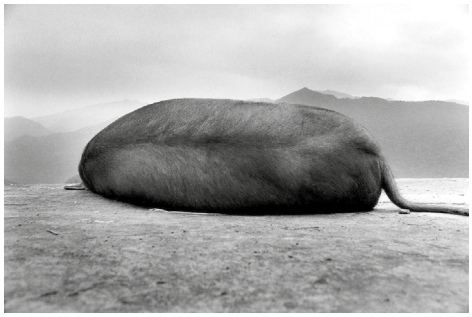
Alors que le rapprochement diplomatique entre la France et le Cambodge, illustré par la visite du premier ministre Hun Manet à Paris les 18 et 19 janvier, se concrétise (elle pourrait notamment s'incarner dans la contribution de la France à la rénovation du Musée national de Phnom Penh et dans l'organisation par le Cambodge du Sommet de la francophonie de 2026), l'Institut français reste un élément essentiel de soft power dans le pays, marqué par 91 ans de protectorat et où près de la moitié du gouvernement reste francophone. « *L'Institut français de Phnom Penh a fêté ses 30 ans en 2022 et nous avons dépassé en 2023 les chiffres d'avant la pandémie, avec 118 000 visiteurs* », explique Valentin Rodriguez. Ce qui représenterait près de 1% de la population du pays, le tout grâce à une médiathèque entièrement rénovée, de nombreux contrats avec des institutions françaises, une cinquantaine d'enseignants et un restaurant devenu un point de rendez-vous incontournable de la ville… « *Outre nos 10 000 apprenants, nous avons reçu 12 000 spectateurs au cinéma et aux débats, 38 000 dans les expositions dans et hors les murs. Près de 140 événements sont organisés chaque année.* » En font évidemment partie les événements liés au festival, dont les projections qui attirent une jeunesse enthousiaste. Cette année, on pouvait aussi voir la série commandée par la région Grand Est à Olivia Gay, connue pour explorer le travail au féminin, ou le road trip de Kim Hak (né en 1980), qui a exploré pendant une décennie son pays, de Sihanoukville jusqu'au lac Tonlé Sap, en passant par les méandres du Mékong, pour voir combien il changeait vite… Une autre photographe française a profité de la politique d'accueil de l'Institut français. « *Dans notre volonté de soutien à l'édition, nous avons en effet créé une nouvelle résidence d'écriture, la Villa Marguerite Duras*, poursuit Valentin Rodriguez, *que nous avons liée à la Villa Saigon au Vietnam et à la Villa Chang Mai en Thaïlande dans une Route des résidences.* » Pendant 3 mois, de mi-octobre 2023 à mi-janvier 2024, Aurélia Frey, dont le travail est tissé de liens avec la littérature (voir notamment sa série évoquant l'univers mystérieux des écrivains nordiques) a sillonné Cambodge et Vietnam – le résultat de ces errances dans une prochaine publication…

Denis Dailleux devant ses photos sur le mur de l'ambassade de France.

© Photo Rafael Pic.

Alan Crumlish devant ses photos de Phnom Penh en 1989.

© Photo Rafael Pic.



Ci-dessus : Chang Chao-Tang, *Animal, sacrifice of Ritual, Hsinchu , Taiwan*, 1986.

© Chang Chao-Tang.

Ci-dessous : Le travail de Hul Kanha est présenté à l'hôtel Plantation..

© Photo Rafael Pic.

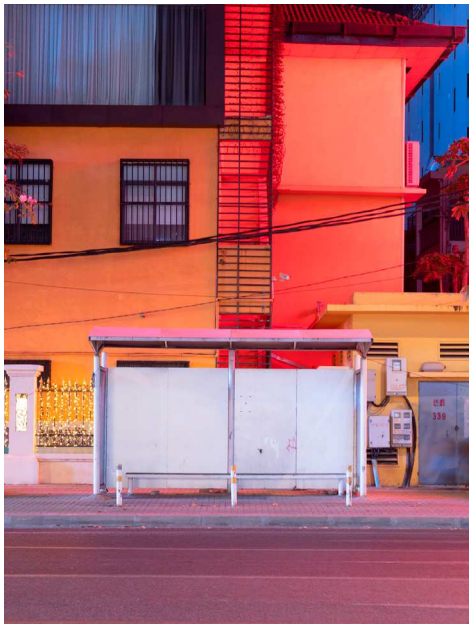
## L'émotion d'Alan Crumlish

Un autre lieu marquant depuis les débuts du festival est Bophana. Portant le nom d'une martyre du génocide des Khmers rouges, jeune femme au regard inoubliable, ce centre de documentation et de production a été monté par le cinéaste Rithy Panh, qui fouille depuis plus de 30 ans les affres de la période. Dans la touffeur de décembre, on pouvait visionner les centaines de films archivés mais aussi découvrir une exposition rétrospective - chose rare dans un pays qui a vu une partie de sa mémoire gommée par Pol Pot et les siens. En 1989, Alan Crumlish, jeune photographe écossais qui se fera ensuite connaître par ses portraits de musiciens et de gens du théâtre, débarque dans le pays. « *J'accompagnais mon frère Brian qui préparait un documentaire. Le régime khmer rouge avait été renversé depuis 10 ans mais le pays en était encore profondément marqué. Dans les hôpitaux, on rencontrait des enfants déchiquetés par des mines... Phnom Penh était une ville d'aspect provincial, sans trafic, quasiment que des bicyclettes. Je me souviens notamment de la rencontre avec une des rares survivantes du Ballet royal – tous les intellectuels et artistes étaient des cibles prioritaires du régime.* » Le reportage avait fait à l'époque la une du magazine *Scotland on Sunday*. Ces images ont été retirées pour le festival (par des laboratoires locaux) et Crumlish est revenu pour la première fois depuis 35 ans. « *Je viens de revoir mon interlocutrice du Ballet royal avec une grande émotion* », nous confiait-il à l'inauguration tandis que s'ébranlait le tour en tuk-tuk du samedi. Devenu une tradition du festival, son itinéraire passait notamment par les murs de l'ambassade de France où Denis Dailleux montrait en très grand format son travail sur l'Égypte (déjà bien connu) et l'Inde (beaucoup plus récent).

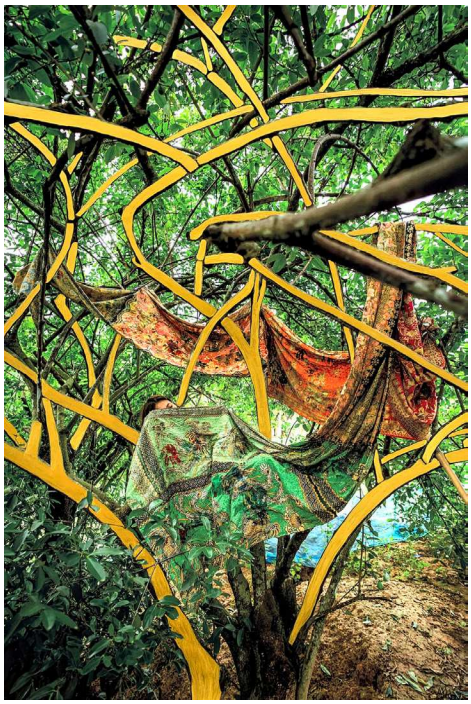
## Nouvelle vague cambodgienne

L'intérêt du festival réside dans la confrontation de praticiens étrangers chevronnés – habituellement beaucoup de Français mais aussi une forte délégation taïwanaise cette année (avec la star Chang Chao-Tang, né en 1943) – et d'une jeune garde locale qui ne demande qu'à apprendre (souvent passée par le Studio Images, structure de perfectionnement hébergée au sein de l'Institut français). La dimension documentaire est souvent perçue comme inévitable face aux métamorphoses brutales : ainsi pour Khiev Kanel (né en 1988) qui a suivi la fin du White Building, bâtiment emblématique des années 1960, détruit en 2017, pour Baty Morokot (née en 1986), qui s'est penchée sur la vie des vieux ponts de Siem Reap, ou pour Chhen Kimhong (né en 1993) qui fait un inventaire des arrêts de bus de la capitale, à la façon des Becher avec leurs châteaux d'eau... Certains prennent une voie plus conceptuelle comme Kanha Hul (née en 1999), qui élabore une œuvre avec force collages, papiers découpés et inclusion de rubans d'or symbolisant la dimension féminine.

Khiev Kanel,
*Before the raze*.
© Khiev Kanel.



Chhen Kimhong,
série des Arrêts de bus.
© Chhen Kimhong.



Hul Kanha,
*Like a Dream*.
© Hul Kanha.

**Et l'avenir ?**
Comme dans tout festival, le statu quo est une menace insidieuse : il faut entretenir la flamme par de nouveaux talents mais aussi par de nouvelles adresses, de nouveaux formats. Cette année, c'est une ancienne manufacture devenu un tiers-lieu apprécié de la jeunesse branchée, la Factory, qui tenait la corde. À l'ouverture, dans l'Air Gallery qui y occupe un espace, on pouvait croiser Sopheap Pich, l'un des artistes cambodgiens à la plus forte audience internationale (récemment vu à la Biennale de Gwangju, il a réalisé une série de verres soufflés au CIRVA de Marseille et un parfum pour l'Institut français), le cinéaste Davy Chou (auteur du documentaire *Le Sommeil d'or*, sur la génération sacrifiée des cinéastes cambodgiens des années 1960-1975) ou Mak Remissa (photographe finaliste du prix Pictet). On pouvait y voir la version asiatique du véhicule nOmad de Clorinde Coranotto, un tuk-tuk recouvert de peaux de camion, revenant d'une résidence sur les berges du lac Tonlé Sap, en compagnie de la plasticienne Miss Vey. C'est aussi là, dans une ambiance de kermesse, qu'ont été attribués, en clôture de la semaine d'inauguration, le 10 décembre, les prix aux jeunes photographes. Pour Photo Phnom Penh, l'avenir semble plutôt encourageant : la coopération suisse (DDC), dont l'artiste Beat Streuli était l'envoyé pendant le festival, vient de confirmer le financement pendant au moins 18 mois d'une nouvelle école de la photographie. Elle doit lancer son activité à Phnom Penh dès ce début d'année 2024. Les 10 ou 15 places disponibles devraient être prises d'assaut. Leurs bénéficiaires seront probablement au programme des prochaines éditions du festival…

**« Photo Phnom Penh », jusqu'au 7 février 2024.**
**photophnompenh.com**

*Il faut entretenir la flamme par de nouveaux talents mais aussi par de nouvelles adresses, cette année, c'est une ancienne manufacture, la Factory, qui tenait la corde.*

La Factory Phnom Penh inauguré en 2017.
© Photo Rafael Pic.